

# Mordons les chiens de garde !

Revue de presse n°36

octobre-décembre 2024

**Culture**

# Table des matières

En festival, les joies et malheurs du « prix libre ».....	3
« Les Survivantes » à Genève en présence de Pierre Barnérias et de l'équipe du film a fait salle comble !.....	6
Acrimed soutient Guillaume Meurice.....	8
Lettre de Guillaume Meurice.....	9
Groupe Métal.....	11
Raisons pour prendre la tangente.....	14

# En festival, les joies et malheurs du « prix libre »



Lors de la 7<sup>e</sup> édition du festival Les Estivales de la permaculture à Montreuil (93), le prix libre était pratiqué. - © Virginie Haffner / Hans Lucas via AFP

Qu'il s'agisse de festival ou d'ateliers, la mise en place d'un prix libre ou d'une participation consciente en guise de ticket d'entrée est chose commune. Des organisateurs d'événements livrent leur retour d'expérience.

— « *Je donne ce que je veux, vraiment ?* »

— « *Tout à fait, plus exactement, ce qui vous semble juste...* »

— « *Ben, je ne sais pas moi !* »

Devant la guérite en bois qui délivre les billets d'entrée du Festival de la décroissance, qui a eu lieu fin juillet dans les Deux-Sèvres, Isabelle est en train d'expérimenter la participation consciente pour la première fois de sa vie. Sans prix affiché, que donner ? Sur quel repère s'appuyer ? Est-ce abusé de donner 1 euro si on ne peut pas plus ? « *On peut venir sans le sou, on donne ce qu'on peut, certains vont donner plus, d'autres moins, c'est le jeu*, raconte Noé Rozenblat, l'une des organisatrices du rendez-vous qui aborde questions économiques, vie chère, décroissance volontaire et maîtrisée... *Ce prix libre implique de réfléchir à la valeur des choses. Pour nous, ça entre totalement dans l'esprit du festival.* »

Dans les milieux alternatifs, qu'il s'agisse de festival ou d'ateliers, la mise en place d'un prix libre ou d'une participation consciente en guise de ticket d'entrée est chose commune. Définition glanée auprès de l'université du Nous, où l'on pratique le prix libre depuis des lustres. « *La participation consciente, c'est la somme en euros que vous donnez en conscience pour ce que vous avez vécu et en fonction du soutien que vous voulez apporter à tel événement pour sa survie ou son développement. Elle est obligatoire mais aucun montant ne sera proposé ou exigé. Personne n'a à justifier le montant choisi.* » Le système permet aux plus précaires de participer, et plus largement, à tout un chacun de se questionner sur la valeur des choses et sur son positionnement sur l'échelle sociale. Mais parfois, ça coince : certains organisateurs et organisatrices ne rentrent pas dans leur frais. *Reporterre* a recueilli les conseils de certains d'entre eux, ainsi que des témoignages de participants, plus ou moins à l'aise avec l'exercice.

## « On ne prend aucun risque »

Pour la quatrième année, le festival Les Bure'lesques, qui démarre le 16 août, pratique la participation consciente. Avec sérénité. « *Le tiers du budget est assuré par le prix libre*, assure Corinne François qui est aux manettes depuis les débuts. *Cela représente dans les 15 000 euros. L'entrée, la cantine, les spectacles... Tout fonctionne en participation consciente. C'était une évidence pour nous, mais attention, on ne prend aucun risque.* » Comprendre que le festival est construit sur une petite armée de généreux bénévoles, d'agriculteurs en

soutien, de copains prêteurs de chapiteaux, etc. Les intervenants ne sont pas payés mais seulement défrayés, les artistes payés au chapeau. Il en va de l'équilibre économique de l'événement : plus il est modeste dans ses besoins, mieux il s'en sort.

Le Festival de la décroissance fut, de son côté, soutenu par un financement participatif fermé un mois avant l'événement. « *Nous avons eu peur de ne pas atteindre le premier palier, puis finalement, ça a été* », livre Noé, encore dans les comptes de l'édition 2024. Cela a permis d'amorcer la pompe des premières dépenses. « *Avec des dons en nature de la part de la municipalité, des agents mis à disposition, une scène mutualisée par plusieurs associations locales, nous sommes parvenus à l'équilibre...* »

### **Déficit de 90 000 euros**

« *Il n'y a pas de secret, il faut avoir engrangé 50 à 60 % des charges du festival au moins un mois avant son démarrage, cela permet d'être plus serein* », assure Joël Domenjoud, qui s'implique dans de nombreux festivals et villages de luttes. L'homme connaît quelques ficelles pour éviter les plantages. D'abord s'appuyer sur une fourchette basse de visiteurs, se baser ce qui s'est passé lors des éditions précédentes puis ajouter l'inflation, assurer les approvisionnements (boissons, cantines...) et partir sur un prix libre pour les entrées. « *Ne reste alors plus qu'à compter sur des festivaliers qui joueront le jeu.* » C'est-à-dire espérer que ce qu'ils donnent et qui leur semble juste soit à la hauteur des charges de l'événement.

Une équation plus difficile à résoudre qu'il n'y paraît. « *Je me suis retrouvée bête, je ne savais pas quoi donner*, dit Isabelle après son expérience à l'entrée du Festival de la décroissance. « *Au vu de mon compte en banque, je voulais donner le moins possible mais au vu de la qualité de la programmation, je ne pouvais pas insulter les organisateurs avec moins de 10 euros pour trois jours de conférences, de concerts, de tables rondes super intéressantes... Bref, j'ai bien galéré !* » Verdict : elle a versé 30 euros.

Parfois, les organisateurs boivent le bouillon comme ce fut le cas pour le Village de l'eau à Melle (Deux-Sèvres), dédié à la lutte contre les mégabassines. Avec moins d'affluence que prévu, le déficit a atteint près de 90 000 euros, comblé par les dons, *a posteriori*, de tout un réseau d'organisations qui s'entraident dans leurs luttes respectives. L'une des explications de ce déficit : les caisses des cantines étaient séparées de celles du village et de ses animations. Ainsi, les participants donnaient aux cantines pensant donner à l'ensemble de l'organisation. « *Environ 30 000 personnes sont venues au Village de l'eau*, explique Léna Lazare qui chapeaute Les Soulèvements de la Terre, mais il y a eu pas mal de galères, notamment des signalisations expliquant la participation consciente confisquées par la police. »

### **Faire confiance aux participants**

Outre les festivals, de nombreux stages, ateliers et formations y ont recours. Le prix libre fait alors toujours l'objet d'un temps de partage et d'explication en début et en fin d'expérience. Et la participation est remise en fin de séminaire, avant la clôture. La démarche peut mettre mal à l'aise. Ce fut le cas pour Frédérique, qui a assisté à un stage de « *travail qui relie* » en Belgique. « *Lors d'un stage de cinq jours, je n'ai pu donner que 100 euros aux trois animateurs, je me suis sentie tellement mal...* » Elle a même versé quelques larmes « *de honte* » lors du décompte final.

Seuls le plus petit et le plus gros montant sont révélés, les dons sont anonymisés mais Frédérique s'est sentie démunie et ses pleurs l'ont trahie. Pourtant, le total récolté auprès des vingt stagiaires a été plutôt rond : 8 000 euros à se répartir entre les animateurs. Lesquels se souviennent encore de ce stage si éclectique. « *Cela indique que d'autres ont donné bien plus, c'est en cela que la membrane du groupe a parfaitement fonctionné. Il faut faire confiance !*, rassure Gauthier, l'un des trois animateurs de ce stage en Belgique. « *De toute façon, quel que soit le montant, il est juste. En tant qu'animateurs, nous sommes prêts à recevoir ce qu'on nous donne...* » Chaque stage est différent et, en moyenne, ils dépassent rarement les 4 000 à 5 000 euros récoltés.

### **Beaucoup de transparence et de pédagogie**

La participation consciente réclame de la transparence et beaucoup de pédagogie. « *Si on laisse les gens seuls face à ça, cela peut être problématique et peut même conduire à la catastrophe économique* », explique Joël Domenjoud. Il préconise d'outiller les personnes. « *Les gens ne se rendent pas forcément compte des coûts d'organisation d'un festival, alors il faut faire preuve d'un peu de pédagogie, via une signalétique dédiée, pour expliquer ce que couvre leur participation* », renchérit Noé Rozenblat, fondatrice du festival consacré à la décroissance.

### **« Il n'y a pas de jugement »**

Souvent à l'entrée de ces raouts, un petit camembert des dépenses permet de mieux visualiser les postes les plus gourmands. « *Le prix conscient s'appuie sur un peu de pédagogie, voilà pourquoi sur un festival de plu-*

sieurs jours, il est intéressant de faire des baromètres et de prévenir si, à J2, nous sommes un peu dans le rouge, explique Joël Domenjoud. On le rend visible et les gens décident de faire un effort un peu plus soutenu ou non. En tout cas, il n'y a pas de jugement et c'est toujours selon les possibilités de chacune et chacun. »

D'une manière générale, le prix libre s'appuie sur une générosité qui ne dit pas son nom, un implicite de solidarité qui permet à celles ou ceux qui ne peuvent s'offrir un festival à 20, 30 ou 40 euros la journée, de donner ce qu'il peut sans être jugé, ni empêché. « C'est le modèle économique de la confiance », résume Joël Domenjoud.



Festivals, chantiers, ateliers... Que faire cet été ?

Laure NOUALHAT  
16 août 2024 (Reporterre)

# « Les Survivantes » à Genève en présence de Pierre Barnérias et de l'équipe du film a fait salle comble !



Plus d'un mois après sa sortie, les projections du film-documentaire de Pierre Barnérias « Les Survivantes » se sont multipliées avec succès dans toute la France. Elles ont même dépassé les frontières pour arriver en Belgique et en Suisse.

Sujet encore tabou il n'y a pas si longtemps, l'existence des réseaux pédocriminels dénoncée par les té-

moignages des Survivantes, se révèle en pleine lumière au grand public à travers le film.

## Les Survivantes à Genève

De passage à Genève le 16 juin dernier, l'équipe des Survivantes a fait salle comble avec plus de 600 spectateurs !

La rédaction d'Essentiel News n'a pas manqué de répondre présente à cette première séance en Suisse. [...] Pour Chantal Frei, originaire de Meyrin, la projection du film à Genève représente une véritable boucle qui se ferme : « Aujourd'hui, je sais que je ne dois plus crier pour être entendue. Aujourd'hui, je peux parler et c'est suffisant. Nous les Survivantes, nous dénonçons ces réseaux pédocriminels pour les personnes qui n'ont pas encore de voix, qui n'ont pas encore réussi à s'en sortir, pour les enfants, les victimes, les personnes qui n'osent pas parler parce qu'elles ne disposent pas de la sécurité nécessaire, les personnes qui n'ont pas encore réussi à surmonter leurs peurs, celles qui sont toujours attaquées. »

## « Ce film crée du lien »

Plusieurs semaines après la sortie du film dans les salles de cinéma, le réalisateur Pierre Barnérias apprécie l'accueil chaleureux du public, l'élan du cœur qu'il reçoit ainsi que la volonté d'aider des spectateurs:

Le public s'est accaparé le film, il est venu le voir en masse, il a été touché. Même lorsqu'aucun débat n'est organisé à la suite d'une projection, les spectateurs se regroupent après la séance pour discuter du film, ils ont un besoin de parler. C'est complètement inattendu. Ce film crée du lien, c'est la première fois que je vois cela dans les salles.

Il faut que le public continue de s'approprier ce film et il est en train de le faire de façon magistrale.

Les gens veulent aider d'une manière ou d'une autre. Il y a une vraie prise de conscience, les gens se sentent concernés...

## Le programme MK Ultra

Selon Chantal Frei et Hélène Pelosse, à tous les niveaux de la société, dans tous les cercles politiques, culturels, religieux... il existe des gens programmés à l'aide de violence ritualisée et de la méthode MK Ultra. Senta Depuydt, journaliste, a précisé que cette science du contrôle mental a été développée par la CIA après la Seconde Guerre Mondiale en recrutant des scientifiques nazis.

Hélène Pelosse, victime de la programmation MK Ultra, témoigne : « Tout cela relève d'un programme, ils ont créé le problème, ils ont ritualisé la personne, ils la déclenchent pour qu'elle aille semer la terreur. Et après, ils apportent la solution, par exemple "supprimer les libertés, ajouter plus de surveillance et de

contrôle au nom de la sécurité”. Au début il y a un mensonge, puis il y a un rituel monstrueux et les gens sont coincés, ils ne peuvent plus partir. C’est une chaîne de mal qui se développe dans laquelle les participants doivent refouler toute humanité. Le principe quand on grimpe les échelons au sein de la franc-maçonnerie sataniste, c’est qu’il faut sacrifier sa propre famille. Ainsi, une dynastie se forme et se perpétue. Lorsque l’un est monté dans ces cercles, derrière les suivants sont tous sacrifiés en chaîne, sauf si un maillon décide de la rompre. Dans ma famille, je crois que c’est tombé sur moi, puisque j’ai décidé de sortir de ce système et de faire la lumière. »

Hélène Pelosse insiste en particulier sur la réalité du combat spirituel qui se joue derrière les personnes et les apparences : « Je crois qu’il ne faut pas se tromper de combat, il y a un envoûtement collectif de notre société, il y a une cloche de ténèbres sur nos sociétés et c’est contre cela qu’on lutte.

Nommer le mal, l’identifier, c’est majeur dans le combat spirituel. En exorcisme, nous disons que c’est 90% du chemin qui est fait. Ensuite il faut dégager le mal.

Dans le combat spirituel, il faut distinguer le comportement de la personne. Moi mon ennemi ce n’est pas les personnes. Il m’a fallu un long chemin pour comprendre que l’on se bat contre les puissances des ténèbres. Bien sûr il y a la liberté de l’être humain, parce qu’à un moment donné il consent au mal et cela crée des chaînes de mal. Mais mes bourreaux ne sont pas mes ennemis. Mon ennemi est “ce qu’il y a sur eux et qui les possède” pour citer Saint-Paul. »

### **Un crime qui n’est pas reconnu par la justice**

Aujourd’hui, les Survivantes expliquent qu’il est encore impossible de porter plainte contre les réseaux pédocriminels pour « violence ritualisée ». Face aux abus sexuels et aux agressions, la police demande un nom, une date, un lieu, des détails précis qui échappent de façon générale aux victimes de violences ritualisées où les agresseurs sont souvent masqués. Un autre problème majeur qui empêche une vraie justice de faire son œuvre est que le crime est bien souvent prescrit, lorsque la victime en retrouve la mémoire et qu’elle a le courage d’en parler.

Pour Dalila Sadok, mère d’enfants toujours prisonniers de réseaux pédocriminels : « Aujourd’hui, c’est un combat impossible car j’ai face à moi toutes les institutions françaises, jusqu’au plus haut sommet de l’État, qui s’allient pour m’empêcher de récupérer mes enfants et de les sortir de là. Le juge m’a enlevé tous mes droits, ce qui est illégal. Mon ex-compagnon est protégé par ce réseau.

Ce film “Les Survivantes” me donne de l’espoir, celui de voir mes enfants sortir de ce réseau. »

Un vrai mouvement de foule, de conscience, qui ne cautionne pas l’existence de ces pratiques immondes et criminelles pourrait changer les choses et renverser la situation : « Je ne crois plus en la justice, mais je crois en l’Homme. Et je pense qu’il existe dans les tribunaux de vrais bons juges avec un cœur. Peut-être qu’en découvrant ces révélations, ils auront le courage de dire stop. »

Pour aider Dalila, certaines personnes du public ont proposé d’écrire aux juges qui bloquent son dossier et condamnent ses enfants à rester prisonniers des réseaux pédocriminels. Cela pourrait être un vrai soutien dans son combat.

Présente parmi le public, Véronique qui était intervenue avec sa fille Sylvie dans le reportage de Pascale Justice « *Viols d’enfants : la fin du silence ?* » diffusé en 2000 sur France 3, a fui la France à la fin des années 90. Elle a trouvé refuge en Suisse avec ses enfants, suite aux dénonciations de sa fille aînée des actes de violence ritualisée dont elle était victime par des réseaux pédocriminels.

Après six ans de bataille et de survie clandestine en Suisse, Véronique a osé « sortir du bois » pour s’installer officiellement en Suisse. Ce faisant elle a pris le risque que le père abuseur les retrouve, ce qui n’a pas manqué d’arriver. Au final, la justice a donné raison à Véronique qui a pu demeurer en Suisse pour protéger ses filles. Le père quant à lui a pu repartir en France sans jamais être inquiété ni condamné...

22 juin 2024

### **Pour en savoir plus**

Le site web du film: <https://lessurvivantes-lefilm.com/>

L’article d’Hélène Pelosse « Abus rituels sataniques impliquant évêques et prêtres »

Sites web: Chantal Frei + 50 voix de violences rituelles, Anneke Lucas, Donde Vamos, Karl Zero TV, KLA.TV, Pedopolis, Pedeoempire. Le livre d’Alexandre Lebreton « *MK Ultra* »

# Acrimed soutient Guillaume Meurice

48 heures seulement après les résultats des élections européennes offrant à Jordan Bardella le score de 31,4% des suffrages exprimés, la direction de Radio France a choisi de donner des gages à l'extrême droite et aux censeurs de tous bords en licenciant l'humoriste et chroniqueur de France Inter Guillaume Meurice pour « *faute grave* ». La « *faute* » consiste à avoir réitéré le 28 avril dernier sa blague sur le Premier ministre israélien (« *Netanyahou est une sorte de nazi mais sans prépuce* »), après avoir été acquitté en justice des plaintes déposées à son encontre.

En novembre 2023, alors que l'humoriste avait reçu un « *simple avertissement* » de la part de sa direction, Pascal Praud s'était insurgé sur la chaîne d'extrême droite CNews : « *Honte à Sibylle Veil, PDG de Radio France ! Honte à Adèle Van Reeth, PDG de France Inter ! Le message est clair pour les antisémites, pour les antisionistes, pour ceux qui déversent leur haine contre Israël : continuez ! Sur France Inter, il ne vous arrivera rien.* » (7/11/23) Et d'ajouter : « *La lâcheté de la direction de Radio France illustre le rapport de force qui existe entre Mme Veil, Mme Van Reeth et leurs salariés.* » Même argumentaire dans le journal d'extrême droite *Causeur*, qui dénonçait l'indulgence de Radio France assurant que « *le plus grand risque à courir [pour Guillaume Meurice] est d'écooper d'un cruel "avertissement"* » (13/11/23). Plus récemment, le philosophe médiatique réactionnaire Alain Finkielkraut s'était « *étonné qu'aucune sanction n'avait été prise contre lui* » (BFM-TV, 5/05). « *Licenciement, sanction ? On attend !* » vociférait encore sur X (31/10/23) le député franco-israélien Meyer Habib, soutien et ami personnel de Benyamin Netanyahou, qui accusait Guillaume Meurice d'être un « *héritier de Je Suis Partout et de la pire presse antisémite* » et de « *ressuscite[r] l'antisémitisme de salon* », fustigeant un « *service public [...] truffé d'antisémites* ».

Aujourd'hui, la dirigeante de la radio publique tape fort et s'aligne sur les injonctions de l'extrême droite en excluant Guillaume Meurice de France Inter. Une censure qui n'est pas sans rappeler celle qu'avait subie Didier Porte en juin 2010 lorsqu'il avait été renvoyé de la même antenne par Philippe Val et Jean-Luc Hess.

La concordance des événements est frappante. Quand Jordan Bardella réclame la dissolution de l'Assemblée nationale, le président de la République s'exécute. Quand l'extrême droite médiatique ordonne le licenciement de Guillaume Meurice, la directrice de Radio France obtempère. Face à la menace d'une privatisation des médias publics en cas d'ascension au pouvoir du Rassemblement national, et face aux risques de censure à venir, cet épisode n'est qu'un tour de chauffe.

Contrairement à Sophia Aram et ses amis, Acrimed apporte son soutien sans faille à Guillaume Meurice et dénonce la censure dont il est victime.

Mathias REYMOND (Acrimed)  
mardi 11 juin 2024

[...]

# Lettre de Guillaume Meurice

12/06/2024

Chère France Inter,

D'aussi loin que je me souviens, tu étais là. Dans le petit poste posé sur le frigo de la cuisine familiale, sur la table, dans un coin du salon. Je ne pigeais pas grand-chose à ce que tu racontais, mais tu passionnais mes parents. Puis, j'ai grandi, un peu. J'arrivais parfois à répondre à une question du *Jeu des 1000 francs*, à comprendre un sujet du *Téléphone sonne*. Et puis, j'ai découvert tes humoristes, dont je ne ratais aucune intervention. Je les enregistrerais sur des cassettes, les écoutais en boucle. C'est toi qui m'as appris la satire, la liberté de ton, l'irrévérence.

Enfin, on s'est rencontré, il y a une douzaine d'années. Je rejoignais alors la bande d'*On va tous y passer*, une nouvelle émission sur tes ondes, présentée par Frédéric Lopez. Je découvrais tes micros rouges, tes couloirs interminables, tes studios mythiques... Résonnent encore dans ma mémoire mes premières chroniques, les premiers rires déclenchés autour de la table, dans le public, et, je l'espérais, derrière les petits postes posés sur les frigos, les tables, dans les coins de salons.

Quelques années plus tard, c'est avec Charline, Alex, Juliette, Aymeric, Ramzi, et toute une joyeuse troupe, que j'ai vécu les plus belles pages de notre aventure commune. Dix ans d'une émission qui a changé de nom autant qu'elle a changé ma vie. Je n'oublie rien des fous rires, des sketches, des rencontres, de ce que nous avons construit ensemble, de la chance que nous avons de rencontrer un public fidèle et de plus en plus nombreux. Car oui, les audiences grimpaient. Une fois encore, nous grandissions ensemble. Dans un espace médiatique rare où l'on pouvait tourner en dérision ceux qui oppressent, tuent, pillent et détruisent chaque jour au nom du pouvoir et au gré de leurs ambitions personnelles. Une petite heure par jour. C'était bien peu. C'était visiblement trop.

Aujourd'hui, j'ai le cœur gros. Pas à cause de notre séparation forcée, ni de la manière dont notre histoire se termine. Si je suis si triste, c'est de te laisser ainsi, dirigée par des âmes de si peu de scrupules. De celles qui ont comme boussole leur soif d'obéir, et un tableur Excel à la place du cerveau. De celles qui s'imaginent que tu leur appartiens mais qui t'oublieront sitôt leur mandat terminé pour gérer une autre boîte, benchmarker une start-up ou un ministre.

S'il y a toutefois une vertu à la fin de notre aventure, c'est d'exposer au grand jour leur brutalité. Derrière leur pseudo bienveillance, leurs grands sourires, leurs coups de com', il y a les coups de mentons, les coups de matraques. Il y a ce pouvoir

qui ne permet à rien de lui résister, qui écrase tout. Quiconque a eu l'audace de se rendre dans une manifestation ces derniers temps a pu se frotter à cette réalité. L'État de droit comme prétexte à la conservation de leurs privilèges. La Loi uniquement quand ça les arrange. Dans mon cas, comme dans bien d'autres, le code du travail remplace le Moltonel. Ainsi sont les personnes de pouvoir quand on ne se soumet pas, quand on refuse d'obéir à leurs injonctions absurdes. Des enfants capricieux avec des grenades offensives.

Bientôt elles diront que tout est ma faute, que je me suis entêté. Faire passer les victimes pour des coupables, les rendre responsables des injustices qu'elles subissent, la stratégie est toujours la même, envers moi comme envers d'autres (coucou Nicole Ferroni, Pierre-Emmanuel Barré, Florence Mendez...etc). Car on en rirait volontiers si l'histoire s'arrêtait à mon cas personnel. Mais le projet est global. Les « libéraux » sont en train de livrer le pays clés en main à l'extrême-droite, lui offrant, ce jour, une énième victoire idéologique. Décrédibilisant définitivement toute idée d'indépendance d'esprit. Dorénavant chaque humoriste prétendant qu'il est libre sur ton antenne fera rire à coup sûr. Non pas que l'on ne puisse plus rien dire, mais certaines blagues auront des airs de choix de carrière. Pas que les blagues, d'ailleurs. Les journalistes, aussi, sont priés de se taire, si l'on en croit tes reporters virés à bas bruit ces derniers jours. Bref, McCarthy is back.

Et après ? Sans changement de cap, le rouleau compresseur continuera sa course folle. La fusion de France Télévisions et de Radio France, les coupes budgétaires, les licenciements. À terme, ta privatisation. Leur rêve : te vendre au plus offrant. Leur aphrodisiaque : le fric. Leur projet de société : un champ de ruines. C'est peut-être dans ces moments-là que l'humour est le plus nécessaire. C'est sans doute cela qui les dérange, qui les agace, qui les terrifie. Ainsi Romain Gary faisait parler son héroïne Teresina dans son roman *Les enchanteurs* : « Le peuple a compris quelles armes puissantes le rire et l'irrespect pouvaient devenir et c'est ainsi qu'est née la commedia, l'Arlequin et la liberté. C'est pourquoi jusqu'à ce jour, toutes les pestes du monde craignent le rire par-dessus tout, car celui-ci possède des vertus désinfectantes qui sont fatales aux Puissants. »

Je t'embrasse.

Guillaume Meurice.

# Groupe Métal



Gojira, groupe de metal star des JO : « Je pense tout le temps à notre empreinte carbone »

Le 26 juillet, les metalleux français de Gojira ont acquis une renommée planétaire en embrasant la cérémonie d'ouverture des JO. Ils vibrent aussi de longue date pour l'écologie... Entretien avec Joe Duplantier, leader du groupe.

Gojira, groupe de death metal originaire du sud-ouest de la France, a été propulsé sur le devant de la scène lors de sa participation à la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques, le 26 juillet dernier. Les quatre Landais, 25 ans d'existence au compteur, ont toujours fait de l'écologie leur cheval de bataille. Ils sont notamment fortement engagés, aujourd'hui, aux côtés du militant Paul Watson ou en faveur des peuples autochtones d'Amazonie. Racines de leur combat idéologique, difficultés à concilier vie d'artiste et sobriété... *Reporterre* s'est entretenu avec Joe Duplantier, chanteur et guitariste du groupe.

## **Reporterre — Qu'est-ce qui a changé pour Gojira depuis le 26 juillet, date de la cérémonie d'ouverture des JO ?**

**Joe Duplantier** — C'était une expérience inespérée en tant que groupe de metal. Nous avons beaucoup plus d'écoutes sur les plateformes depuis, ainsi qu'un gros buzz autour du groupe. J'ai récemment fait quelques selfies à La Poste avec des gens qui n'avaient rien de metalleux (rires) ! Mais nous gardons les pieds sur terre, et le cap sur le huitième album, en cours d'écriture.

## **Comment avez-vous concilié vos convictions pour l'écologie avec cet évènement, naturellement générateur d'une énorme empreinte carbone ?**

Nous sommes des êtres humains, en contradiction constante. Gojira part en tournée, prend des avions, des bus à air climatisé, embauche des équipes internationales... Je n'ai jamais calculé notre empreinte carbone, mais notre impact, j'y pense tout le temps. La vraie question reste : quel est notre but ? Faire de la musique, la véhiculer, partager des émotions avec le public. Nous faisons partie du système, ce serait hypocrite de dire le contraire.

Pour l'invitation aux JO, nous n'avons pas d'entre-deux : c'était répondre oui ou non. Est-ce égoïste d'avoir dit oui ? Tout cela est très complexe, nous sommes parfois torturés dans nos propres choix. C'était une chance qui n'arrive qu'une fois dans une vie, et nous l'avons saisie. Nous espérons que l'impact qui en ressortira sera positif. Nous ne pouvons pas plaire à tout le monde, nous écoutons et analysons les critiques...

En tant que musiciens, notre mission est de jouer devant le plus de personnes possible. Si nous arrêtons de tourner, nous perdons notre raison d'être !



Le groupe Gojira en 2020. © Jimmy Fontaine

### **Espérez-vous faire de cette exposition soudaine une tribune pour vos idées ?**

Je ne souhaite pas légitimer notre choix de jouer aux JO par nos engagements écolos et sembler, par là, me justifier. Gojira va continuer de se battre pour ses idées, comme nous l'avons toujours fait. Je ne vais pas commencer à m'exprimer sur le conflit israélo-palestinien, par exemple, car je ne m'en sens pas légitime. En revanche, je sais parler de la forêt amazonienne. Je connais le sujet et, quand les choses le permettent, j'agis. J'agis depuis que je suis ado, quand je ramassais les déchets sur la plage près de chez moi, avec mon kayak, et laissais un message au maire sur ma récolte...

### **Les racines de votre engagement pour l'écologie viennent-elles de là ? Celles qui font aujourd'hui l'identité de Gojira ?**

Je pense que c'est un mélange de sensibilité et de l'éducation que j'ai reçue avec mon frère (Mario, batteur de Gojira) et ma sœur. Petits, nous allions marcher sur la plage et revenions les pieds pleins de goudron. Quand on a commencé à jouer, ce goudron, j'ai eu besoin de le gueuler. Puis, c'est devenu naturel d'en parler. Tous les membres du groupe sont très sensibles au lien avec la nature, cela fait partie de notre ADN.

### **Quelles sont les actions dont vous êtes le plus fier ?**

La première qui me vient en tête date de 2010 et de ma rencontre avec Paul Watson. Nous avons alors fait du bruit pour Sea Shepherd, dont le combat me touche énormément. Gojira, avec Meshuggah (un autre groupe de metal), a sorti en 2011 le single « *Of Blood And Salt* », qui évoque le massacre des globicéphales aux îles Féroé. Un seul morceau qui a suffi à engendrer beaucoup d'interviews, qui ont elles-mêmes touché beaucoup de monde. Après cela, Sea Shepherd et Greenpeace nous ont rejoints pendant plusieurs années sur nos tournées.

En 2021, nous avons sorti le morceau « *Amazonia* » : nous avons alors collecté de l'argent pour l'ONG Articulation des peuples autochtones du Brésil (Apib), créée par des indigènes. Grâce à la somme recueillie, ils ont pu acheter du terrain et des cabanes. C'était étonnant pour eux car en principe, l'État leur reconnaît le droit inaliénable de vivre sur leurs terres. Mais le gouvernement de Bolsonaro les chassait... J'ai manifesté devant le Parlement brésilien et j'ai organisé des performances. De son côté, Gojira a relayé l'information.

### **Le metal est un style de musique généralement engagé en faveur de la protection animale et environnementale. Sauriez-vous l'expliquer ?**

Je n'ai pas vraiment d'explication, mais je constate que la communauté metal est assez sensible. Les gens, ouverts, expriment leur violence par la musique. Pour moi, les concerts de Gojira permettent de recycler

énergie et frustration : les pogos sont parfois violents, mais seuls ceux qui le souhaitent y participent. Les gens se libèrent comme ça. Il existe également une dimension spirituelle très forte dans le metal, qui évoque des peurs et des tabous comme la mort, omniprésente dans les textes et l'esthétique. Et ça aussi, je pense que c'est une bonne catharsis.

**Vous évoquiez Paul Watson, auprès de qui vous êtes fortement mobilisé depuis son arrestation. Vous participerez d'ailleurs, le 12 août prochain, à une manifestation pacifique devant le Parlement danois, à Copenhague, pour exiger sa libération. Comment vivez-vous cette situation ?**

Je n'ai pas de plan précis (rires) ! J'ai demandé un entretien à la Première ministre danoise, Mette Frederiksen, ainsi qu'au ministère de la Justice, et suis en contact avec Jonas, du groupe danois Mew, qui me guide dans mes démarches. Je souhaite faire ça sans grabuge, je vais me balader avec mon mégaphone devant le Parlement, et je verrai bien !

J'espère attirer la communauté metal – même si c'est pour faire un selfie, au moins, il y aura du monde. Lors de la cérémonie des JO, j'ai essayé d'écrire « *Free Paul Watson* » derrière moi (rires) ! Mais nous avons évidemment été passés au peigne fin avant de jouer, et je n'ai pas eu envie de saboter l'événement, par respect. Mais le timing fait qu'avec les JO, je me sens plus écouté.

Paul Watson est un ami, une personne incroyable qui s'interpose entre les baleines et leurs tueurs. C'est une forme de désobéissance civile, mais aussi et surtout du bon sens et de la compassion. Il n'y a pas de police sur les eaux internationales. Paul a endossé ce rôle en s'interposant et faisant parfois couler des bateaux, mais sans jamais blesser personne. Il s'agit d'une situation avant tout politique, car les baleiniers sont des truands du point de vue du droit international ! Ils contournent les lois quand Paul tente de sauver les baleines, qui participent à un écosystème très fragile. En sauvant les baleines, il sauve les hommes ! Penser qu'il pourrait finir sa vie en prison est inacceptable.

Nous devons absolument faire pression et j'aimerais demander à tous vos lecteurs d'envoyer un message sur Instagram à la Première ministre danoise et à l'ambassade. Ce serait merveilleux car, ensemble, nous pouvons avoir un véritable impact !

**Quand vous voyez ce que l'être humain fait de la planète, avez-vous encore de l'espoir ?**

Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir ! Il existe une théorie selon laquelle si 20 % de la population s'engage pour le changement, alors le reste suivra. Pendant longtemps, l'esclavagisme a été la norme. Jusqu'à ce que certains se posent des questions. Je fais le parallèle avec le mouvement végane, qui grossit et incarne une profonde capacité à la compassion. Les animaux ont des droits, et de plus en plus de personnes l'entendent. Bientôt, nous pouvons espérer qu'il ne sera plus normal de les massacrer.

C'est dur d'être optimiste, mais j'essaie de garder espoir, notamment avec les générations qui arrivent. Mes enfants de 10 et 12 ans ont une conscience écologique vive, bien plus forte que la mienne à leur âge. Oui, il y a des régressions, oui, il y a des écrans partout, mais il y a de l'espoir ! J'invite les gens à garder cet espoir, à se donner de l'amour afin d'en donner aux autres. La prochaine révolution sera individuelle, avec plus de compassion, et plus d'amour.

Mélusine LAU, 9 août 2024 (Reporterre)

# Raisons pour prendre la tangente

Poète et prosateur turc, Ercan Yyllmaz a choisi des hétéronymes, dont un à consonance arménienne, pour développer des œuvres parallèles, et parcourir différents imaginaires. On a parlé à son propos d'humour beckettien : cette nouvelle témoigne de sa fantaisie discrète, secrète et imperturbable. Depuis l'automne 2023, il est réfugié politique en Finlande.



Yusuf Sevinçli. — Sans titre, de la série « Tourmaline », cap de Creus, Espagne, 2018  
© Yusuf Sevinçli.

Le chemin est long. Jamais mon sac n'avait été aussi lourd. Pourtant, la journée avait commencé de façon ordinaire. Je m'étais réveillé à l'heure habituelle et avais pris mon petit déjeuner. J'étais sur le point de quitter la maison pour me rendre au salon de thé où j'ai coutume d'aller. Au moment de partir, mon frère, de deux ans mon aîné, me dit : « Tu peux me laisser la voiture aujourd'hui ? On va faire un tour avec les enfants. » J'avais oublié qu'on était dimanche. J'avais perdu la notion du temps depuis que les vacances scolaires avaient commencé. C'était trop tard. Je lui répondis « OK » et lui donnai la clé et la carte grise.

Je ne me suis pas fixé d'heure pour rentrer chez moi. Je me disais qu'il fallait rentrer avant la tombée du jour, quand je vis qu'il était déjà tard. Il faisait nuit. Vous savez depuis la première phrase que mon chemin est long. Un bon lecteur n'est pas celui qui anticipe le destin des protagonistes, mais celui qui le partage.

En réalité, ce n'était pas grand-chose. Après tout, il ne s'agissait que de six kilomètres. Six mille mètres. Six millions de centimètres... J'ai déjà marché dix-sept kilomètres, une fois. Du village où je travaillais jusqu'au centre-ville. Dix-sept kilomètres. Dans la chaleur d'octobre, sans une seule branche sous laquelle m'abriter. La municipalité avait demandé de lui communiquer la liste des pointures pour les chaussures des enfants. La date limite était très rapprochée. J'ai répondu trop tard. Ma liste fut refusée pour ce motif. Vraiment ? Il m'en fallait plus, des motifs. Je finis par envoyer ma liste à différents journaux accompagnée d'une lettre émouvante. Rien n'arriva pour la fête de l'Aïd, mais les enfants se régalerent le reste de l'année avec tout ce qu'ils reçurent par la suite.

Pour le fou, c'est tous les jours fête. J'ai quelques amis fous. Non, ils ne sont pas atteints de troubles mentaux. Inutile d'attribuer au terme un tel charme. Ils sont tout simplement fous. Les fous du village. L'un d'entre eux collectionne les pierres précieuses. Il s'appelle Selim. Avec, il a construit une réplique de la tour de Babel. Comme si Dieu allait bientôt tordre la langue de son peuple. Ce n'était pas Dieu, mais une entreprise de construction qui était prête à acheter les pierres de Selim. Elle offrait une belle somme, mais personne ne sut convaincre Selim le Fou. Finalement, quelqu'un réussit à le libérer de cette passion pour les cailloux. En le rendant dépendant au verre. Il dépassa l'âge de pierre. Aujourd'hui, de nombreuses personnes se réveillent en constatant que les vitres de leurs fenêtres ont été démontées. Pas de bol !

Une heure au moins était passée depuis que les minibus de la ville avaient fini leurs derniers trajets. Il y a de bons côtés à vivre dans un village, mais ce problème de transport était pénible. C'est pourquoi j'avais pris un prêt et acheté une superbe voiture de luxe. Ah ! Si seulement je l'avais maintenant. Ou plutôt, si seulement

j'étais dedans. Je ne râlerais pas autant et vous n'auriez pas à subir mon humeur. Bref, nous allons faire avec. Je parle au pluriel parce que vous serez en ma compagnie pendant ces six kilomètres. Ce chemin ne peut pas être enduré par une personne seule.

Après avoir parcouru les cent premiers mètres, je remarquai quelque chose dont je me plaindrai tout au long de cette histoire : les semelles de mes chaussures étaient trouées. Je sentais l'asphalte et le béton, jusqu'à la rugosité des petits cailloux, à travers mes semelles. Cela me faisait mal. Je ne pouvais pas appeler mon frère et lui demander de venir. Parce qu'il n'est pas assez bon chauffeur pour conduire en ville. Et puis, où était-il maintenant ? Dieu seul le savait. Les taxis jaunes sont presque inexistants dans cette ville. Une fois, j'en ai attendu un pendant des heures. Il n'est jamais venu. Je n'avais qu'un seul ami à qui je pouvais demander de me déposer. Mais il avait vendu sa voiture. Pourquoi mes amis sont-ils toujours à pied ? Je n'en sais rien. Jusque-là, je n'avais jamais eu l'idée d'en faire un critère de sélection. À partir de maintenant, j'en tiendrai compte.

Je devais encore marcher longtemps. Avec le chemin qu'il me restait à parcourir et la douleur dans mes pieds, il fallait que je pense à autre chose. Faute de pouvoir endurer l'épreuve. Je vais vous expliquer. Vous n'êtes pas obligé, mais je vous en prie, écoutez-moi. J'aborderai brièvement différents sujets. Je les raconterai comme des intrigues, de manière à ne pas vous ennuyer. Nous avons déjà un héros. Mais il est différent des héros auxquels vous êtes habitué. Ce n'est pas un Ironman, un Superman, un He-man ou un Spiderman, c'est juste un *Schoolman*. Ce rôle attribué à notre héros, professeur maigrichon, aux chaussures trouées, incapable de porter son sac de quelques kilos, ne sera pas utile pour le reste de l'histoire. Je voulais seulement ne pas gâcher la suite de mots rimés, *man*.

Je me forçais à marcher droit momentanément, même si cela était difficile, pour montrer aux gens qui me regardaient claudiquer qu'il s'agissait d'un état passager. Tout à coup, je me rendis compte que j'étais proche de la maison de mon ex-copine. Les ex-copines sont toujours d'actualité. Je sortis mon téléphone portable de la poche extérieure de mon sac. Je l'avais enregistrée dans les raccourcis, sous la touche 5. J'appuyai sur la touche. Je pensais m'inviter chez elle. Après un peu de repos, nous ferions l'amour. Je devais donner un ton sensuel à ma voix. Je me raclai la gorge. La tonalité retentit. C'était occupé. Je la rappelai. C'était toujours occupé. Ça m'était égal qu'elle ait quelqu'un d'autre dans sa vie, maintenant. Mais j'avais tellement besoin de dormir dans un lit que je ressentis une pointe de jalousie. Désespéré, je me remis en chemin.

Mon sac était si lourd, sans parler de ma fatigue. Qu'est-ce qu'il y avait vraiment dans ce sac ? Deux recueils de nouvelles, un roman, un livre de photos, un magazine littéraire et un quotidien. Mon agenda. Mon carnet de croquis. Cinq stylos, des mines pour crayon, ma gomme, mes lunettes, mes clés... Un billet à destination d'Ankara, pour demain, que j'ai acheté pour un ami. Un tournevis. C'est mon père qui me l'a demandé.

J'avais peu avancé. Un vieil homme marchait devant moi. Il ramassa une bouteille de soda cassée. Il contribuait ainsi à protéger la nature. Un soutien de plus, me dis-je, paré de mon identité écologiste. Mais avais-je réellement une telle identité ? Pas certain. J'avais dû réfléchir pour répondre, alors la réponse devait sûrement être « non ». J'ai pensé reculer de deux pas pour prendre une bouteille en plastique restée derrière moi, et la jeter à la poubelle. Mais l'idée même de revenir sur mes pas, même de si peu, m'indisposait. Le vieil homme jeta la bouteille de soda, qui semblait avoir été cassée sur le bord d'une table lors d'une bagarre, dans la poubelle plantée devant mon ancien lycée. Les traces de balles creusées dans les murs du lycée étaient invisibles dans l'obscurité, mais je pouvais sentir qu'elles étaient toujours là. Elles faisaient désormais partie de son identité. Je me souvenais de ces quelques amis qui avaient été poignardés. Je savais que beaucoup de filles avaient eu les jambes arrosées de soude caustique. Une fois, j'avais moi aussi été arrêté dans mon élan. Un homme barbu m'avait dit : « *Ne fais pas d'études, ou tu deviendras un démon.* » À l'époque, j'avais l'intention d'abandonner l'école. Sincèrement, si ce barbu ne m'avait pas dit « *Ne fais pas d'études, ou tu deviendras un démon* », je n'aurais pas fait d'études. Je suis un peu têtue. Si au lieu de cela, il m'avait dit « *Fais des études* », j'aurais abandonné l'école. C'est une caractéristique souvent attribuée au bélier, mais je ne suis pas bélier. Cela faisait huit ans que j'avais eu mon diplôme de fin d'études secondaires. Je suppose que peu de choses avaient changé. Il y avait des caméras et des graffitis sur les murs en plus, c'est tout.

Je sentais que j'étais à peu près à mi-chemin. J'ai prononcé cette phrase les yeux fermés à cause de la douleur dans mes pieds et de mon sac pesant sur mon épaule. « *J'écoute Istanbul les yeux fermés (1).* » M'est soudain revenu en mémoire ce poète tombé dans un fossé. Je devais marcher plus prudemment. Je me demande si les semelles d'Orhan Veli étaient trouées par la marche ?

Bref, on y était presque. C'était un grand exploit. Au moins, dorénavant je ne pouvais plus faire demi-tour. Je ne sais pas pourquoi, j'ai à ce moment-là pensé rejoindre la Maison des enseignants (2). Je me trouvais à un point équidistant entre ma maison et ce bâtiment, je ne tarderais pas à y être.

J'arrivai au périphérique. Un camion garé à la station-service attira mon attention. Une phrase évocatrice était inscrite sur ses garde-boue : « *EMMÈNE MOI LÀ OÙ TU VAS.* » Je m'approchai du camion. Et lui chu-

chotai : « *Si tu avais placé le trait d'union devant MOI, je t'aurais emmené là où je vais.* » Je repris le cours de ma marche sans me retourner.

Je passais sous l'abribus. Une moto me dépassa. Le conducteur me salua. Je le reconnus, c'était Emin. Il était en classe avec moi au collège. Le salaud, il aurait pu me demander si j'avais besoin d'être déposé quelque part, ne serait-ce que par politesse ! Emin était un fils d'imam. De par chez nous, les fils d'imam étaient connus à travers la profession de leur père. On entendait souvent ce genre de phrases : « *Est-ce bien digne du fils d'un imam ?* », « *Et c'est un fils d'imam, ça ? Eh ben ça promet...* » Il a fini par péter un câble. Avec le professeur, M. Ahmet. Ce jour-là, nous n'avons pas compté, mais nous avons entendu au moins mille phrases contenant « *fils d'un imam* ». M. Ahmet demanda à Emin de se lever pour résoudre un problème. À l'époque, Emin dessinait des nus dans son cahier de mathématiques. Lorsque le professeur s'en rendit compte, il cria : « *Honte à toi, ces choses-là ne conviennent pas à un fils d'imam !* » Ça faisait mille et une. Emin se leva, il ressemblait alors plus au fils de Gengis Khan qu'à un fils d'imam. La classe se mit à rire ; il cria sur le professeur, faisant résonner sa voix dans toute la classe : « *Donc, un fils d'imam, ça ne bande pas ? Et les imams non plus, ils n'ont pas la gaule ? Et moi, je suis né comment ?* » Nous continuions à rire. Mais nous n'étions plus qu'une poignée après la gifle qu'il se prit. Le fils de l'imam est passé, il ne repassera plus.

Ah ! Mes pieds. Les salauds, y'en a pas un qui s'arrêterait, nom de Dieu, et me dirait : « *Mon frère, si tu vas tout droit, je peux te déposer.* » Je ne comptais plus les véhicules qui me dépassaient. Les gens bien, ça n'existait plus. Je devais être le dernier. Une fois, j'avais pris un piéton dans ma voiture. Quand il a commencé à se comporter comme si j'étais son chauffeur, je me suis mis en colère. Je me suis retenu pour ne pas le frapper. Je lui ai gentiment demandé de prendre congé : « *Dégage de ma voiture, connard !* » Ensuite, je n'ai plus jamais essayé de rendre service. Ce n'était pas la première fois, mais c'était la dernière.

Je ne ressentais aucune joie à l'approche de la maison. Il restait cinq cents mètres. Le sol n'était pas recouvert d'asphalte, mais de gravier. Je comprenais maintenant ce que ressentaient les artistes de cirque qui marchaient sur du verre ou des clous. Je devais me concentrer. D'abord, je devais oublier le gravier. À la place de la route, j'imaginai une plage. On oublie si vite, n'est-ce pas ? Désormais, je marchais sur du sable doux. Avec le bruit des vagues. Je restais concentré. Mais ça brûlait toujours sous mes pieds. Je m'étais manifestement trompé de scénario. Avec le sable chaud, j'allais devoir courir ! Je prenais de la vitesse, mais je me sentais comme une voiture qui aurait enclenché la mauvaise vitesse. Est-ce que le gravier abîme les pneus ?

J'étais arrivé devant la porte du jardin. Mon rêve était devenu réalité. Je regardai d'abord l'emplacement où nous garions toujours la voiture, il était vide. Mon téléphone sonna. C'était mon frère. Puis ça s'interrompt. Il voulait que je l'appelle. Je le rappelai. Il entama la conversation : « *Abdurrahman, nous sommes à la Maison des enseignants, on s'est dit que tu y serais. Et qu'on pourrait rentrer ensemble à la maison. Ne t'inquiète pas, c'est Tuncay qui conduit, pas moi.* » Je versai toutes les larmes de mon corps. Je récitai une élegie pour mes sœurs. Je déchirai mes vêtements en lambeaux. Mais je ne laissai rien transparaître : « *Non, je suis à la maison.* » Je raccrochai.

J'allai dans ma chambre. J'écrivis les deux premières phrases : « *J'ai un long chemin. Jamais mon sac n'avait été aussi lourd...* » Mon téléphone sonna. C'était mon ex-petite amie, celle qui avait laissé sonner deux fois sans décrocher pendant mon long périple. Œil pour œil. Je laissai sonner. Elle rappela. Je laissai sonner.

Je suis désolé de vous avoir fait venir jusqu'ici, ma maison est petite, il n'y a pas de place pour vous. Je ne peux pas vous inviter. Croyez bien que, sans vous, je n'aurais pas réussi à parcourir ce chemin. Vous pouvez maintenant vous considérer comme mon compagnon de voyage. Mais je me demande aussi combien d'entre vous sont passés devant moi en voiture pendant que je marchais. Oublions notre compagnonnage. Je vais me coucher.

Ercan YILMAZ (Monde diplomatique, septembre 2024)

Écrivain, auteur du recueil *Berceuse de la grande ville*, à paraître à l'automne 2024 aux Éditions de la MEET (Saint-Nazaire), dont cette nouvelle est tirée. Traduit du turc par Célin Vuraler.

(1) L'un des plus célèbres poèmes sur Istanbul d'Orhan Veli (1914-1950), mort en tombant dans un fossé durant la nuit du 10 novembre 1950, alors qu'il marchait dans Ankara en état d'ébriété avancée.

(2) Les Maisons des enseignants relèvent du ministère de l'éducation nationale ; les professeurs s'y rencontrent, discutent, mangent et boivent, et peuvent y disposer d'un logement temporaire.